CRITIQUE
DES QUINZE CRITIQUES
DU SALON*,
OU

NOTICES faites pour donner une idée de ces Brochures.

Suivie d'un *résumé* des opinions les plus impartiales sur les Tableaux exposés au Louvre.

On ne désarme point la haine injuste, mais la bonne foi séduite mérite qu'on la détrompe.
M. SUARD.
Son disc. de récept. à l'Ac. Franç.

---

* Et non point *Sallon*, comme l'ont écrit tous ces Messieurs.

Prix 1 liv. 4 sols.



A ROME,
Et se trouve à PARIS,
Chez GATTELIER, rue Neuve Notre-Dame, & chez les Marchands de Nouveautés.

1787.

Cette pièce n'est pas entièrement de moi
Je ne suis auteur que de la préface des quatre
premiers chapitres et du résumé qui termine
l'ouvrage D

tout cela a été fait en courant



PRÉFACE.

CE qui prouve bien évidemment que le bon goût, la connoissance des Arts et l'impartialité n'ont pas inspiré la plupart des Auteurs critiques sur le Salon; ce sont les jugements disparates qu'on y trouve lorsqu'on veut se donner la peine de les rapprocher : les uns ont excessivement loué ce que d'autres avoient blâmé avec dédain.

Nous allons réparer les torts de ces prétendus connoisseurs, en les comparant tous; faire justice des injustices en donnant une idée de l'esprit et du goût qui dominent dans chaque Brochure, et dénoncer au public les critiques dictées par la complaisance, l'ignorance ou le plaisir de médire.

A la fin, nous avons résumé les différentes opinions des vrais connoisseurs

et des critiques, et nous en avons formé un tableau, qui est plus l'ouvrage du Public que le nôtre.





CRITIQUE
DES QUINZE CRITIQUES
DU SALON,
OU
Notices faites pour donner une idée de ces Brochures.



OBSERVATIONS CRITIQUES,
Sur les Tableaux du Salon de l'année 1787.

IIe Suite du Discours sur la Peinture.

L'AUTEUR assure que, par l'accueil qu'on a fait dans le dernier salon à son discours sur la peinture, à ses observations qui l'ont suivi, il est engagé à donner cette année une nouvelle suite. Quand même il auroit manqué à cet engagement, on croit que le public ne l'eût pas beaucoup chicané.

Cet observateur, complaisant et modéré, ose à peine dénoncer les grands défauts, et semble les *critiquer* en tremblant; il *loue* avec bonté tout ce qui a le caractère de la médiocrité; et lorsqu'il parle de ce qui est beau, il s'enthousiasme, il *extravague*, il perd la raison.

Voici d'abord comment il *critique*. En parlant de deux grands tableaux de M. Robin, il dit : » ils annoncent un grand compositeur, et l'en- » tente des grands effets pittoresques. La touche » en est mâle et vigoureuse; mais nous avons cru » voir de la confusion dans les masses, et des » négligences dans l'exécution totale. M. Robin » invente et conçoit avec chaleur; mais la fou- » gue de son imagination ne lui permet pas de » finir avec assez de précision....

Voici comment il *loue* : « le petit tableau » d'Armide, qui veut s'arracher des bras de Re- » naud, doit faire honneur au talent de M. *Vin-* » *cent* (1). Ce tableau d'une composition char- » mante, appelle les yeux par un certain attrait » répandu dans l'ensemble et dans l'exécution » totale. La tête de Renaud est belle, les dra- » peries d'un fini précieux, etc. ».

---

(1) L'Auteur d'une critique, intitulée : *Merlin au Salon*, dit que pour sa gloire M. *Vincent* n'auroit pas dû faire le tableau d'Armide.

Ailleurs il parle ainsi du courage des femmes de Sparte par M. *le Barbier l'aîné.* » Ce tableau » est propre à donner *une haute idée* de son ta- » lent. Cet ouvrage, comme tous ceux de M. » le Barbier, annonce une grande pureté de des- » sin, une connoissance profonde des belles » formes et des proportions de l'antique, etc.... » tous les détails sont étudiés avec soin, les pieds » et les mains sont de la plus grande beauté, les » draperies d'un bon style, *le coloris vrai* ». Une page et demie de beautés; pas un seul défaut dans le tableau de M. *le Barbier*.

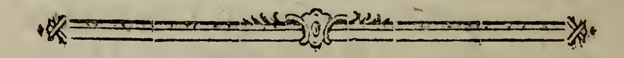
Voici maintenant comment il *extravague* sur ce qui est beau. A propos du Socrate de M. *David*, il s'écrie : « c'est ici que la critique doit » être désarmée *; que dis-je ? à peine j'ose » prendre la plume pour louer . . . l'oserai-je » dire ? ce tableau sublime est peut être un des » plus beaux traités qu'on puisse faire sur l'im- » mortalité de l'ame ».

Et en parlant des philosophes qui entourent Socrate : « je participe tellement à leur situa- » tion, que je crains à chaque instant que son » discours finisse, et qu'il prenne le poison, » etc. ».

---

(1) Elle ne l'a pas été; voyez l'analyse suivante de Merlin au Salon.

L'Auteur, qui se donne pour un observateur critique, ne devoit pas se laisser éblouir par les grandes beautés de ce tableau, au point de n'y voir aucun des défauts que l'on a justement reprochés à M. David, et dont la critique auroit tempéré les élans extatiques de l'admirateur, qui se montre par-tout dans cet ouvrage plus louangeur que sincère; ou si ce n'est pas la faute de sa sincérité, c'est peut-être celle de son goût.



MERLIN,

Au Salon en 1787, *avec cette épigraphe, tirée de la Dunciade.*

Que cet écrit, peut-être un peu malin,
Mais courageux et sur-tout nécessaire,
Mes chers amis, ait le don de vous plaire.

Epigraphe qui caractérise assez bien cette brochure. L'Auteur a raison de juger son écrit *un peu* malin, et de desirer qu'il plaise à ses amis; mais ce n'est pas tout, il faut encore penser au public.

L'enchanteur *Merlin*, dans cette critique, pourra bien ne pas enchanter tous ses lecteurs; il y répand son humeur caustique dans des ex-

pressions brusques et franches, qui sentent un peu le style des enchanteurs du bon vieux temps.

Voici comment il s'exprime à l'égard du tableau de M. *de la Grenée* l'aîné, représentant la fidélité d'un Satrape de Darius : » *la bassesse* » de sa figure (d'Alexandre), son allure tri- » viale, son geste *énerguménique*, son grand » *vilain* corps grêle, ses jambes décharnées et » point d'à-plomb ; qu'on ajoute à tous *ces mérites* » *la vilenie* de ses ajustements, qui ressemblent » fort à des vieilleries d'un magasin d'Opéra : » comment reconnoître, à une aussi *exécrable* » tournure, cet Alexandre, etc. ».

Ce débordement de bile soulage un peu l'enchanteur Merlin : il s'égaye ensuite sur le tableau du même peintre, qui représente l'Amitié consolant la Vieillesse de la perte de la beauté. » J'ai eu beau chercher, je n'ai rien trouvé de » semblable à cela ; j'ai bien vu une bonne dame » qui se trouve mal, et à qui un Médecin d'une » tournure assez agreste tâte le pouls, tandis » qu'une femme lui présente sous le nez un » mouchoir sur lequel il y a sans doute un peu » d'eau des Carmes. Du reste, je n'ai vu ni » l'Amitié ni la Vieillesse ; en général, la famille » représentée dans ce tableau m'a l'air fort

» respectable, mais bien à plaindre. A la pâleur
» noirâtre qui règne sur toutes les figures, je
» crains qu'il n'y ait dans cette maison quelque
» maladie contagieuse ; je leur souhaite un
» prompt rétablissement ».

Le caractère du moderne Merlin n'est pas celui de la complaisance ni de l'aménité; il cherche avec un avide empressement tous les défauts pour les mettre au grand jour; il ne loue guères, à moins qu'il n'ait quelque raison pour cela; enfin il est frondeur par goût, et peut-être par un besoin naturel.

Un peu de fiel est un régime,
Fort nécessaire à la santé.

Mais on voit qu'il a voyagé, qu'il connoît les Beaux-Arts; c'est pourquoi on ne doit pas absolument dédaigner ses critiques, quelle que soit sa manière de les rendre et l'incorrection de son style.

Merlin balance ensuite les talents de Mde *le Brun* et de Mde *Guyard*; il semble donner la préférence à cette dernière, mais il ne prononce point, et il finit le parallele en disant : *qui osera jeter la pomme de discorde* ? La pomme est déjà jetée, il auroit fallu dire : *qui osera l'offrir à la plus digne.*

Arrivé devant le Tableau de *Socrate*, qui

va prendre la Cigue, l'enchanteur *Merlin*, sans doute un peu jaloux des éloges prodigués à l'enchanteur *David*, lui rend justice à quelques égards; mais ses critiques l'emportent de beaucoup sur ses éloges. Comme les unes et les autres ne peuvent rien ôter ni rien ajouter à la réputation de cet Artiste, nous n'hésitons pas à placer ici le sentiment de *Merlin*.

Il reproche de la recherche dans toutes les poses, une afféterie marquée dans les moyens que le Peintre a employés pour varier l'expression de ses figures; pour le prouver, il cite le bout du pied levé du jeune homme qui présente la coupe à Socrate. « C'est pour le coup, ajoute-» il, que l'on peut dire, *ces gens-ci ont de l'esprit* » *jusqu'au bout des ongles*..... Pourquoi offrir » des énigmes? .... Autre énigme : que signifie » l'action de ce personnage qui a une main ap-» puyée sur la muraille, tandis que de l'autre il « semble, non pas arracher quelque chose de « ses yeux, mais bien y poser quelque chose? »

« Un plaisant (1) soutenoit dernièrement que » ce disciple de Socrate étoit dans l'action de

(1) Il falloit dire un *mauvais plaisant*, on pourroit traiter de même celui qui a dit que ce disciple de Socrate avoit oublié son mouchoir, et qu'il alloit se servir de ses doigts,

» coëffer son nez d'une paire de lunettes. Je » me garderai bien de le contredire ; car, en » effet, la main renversée indique parfaitement » cette action ».

....» Que signifie encore cet autre vieillard » qui tient sa tête à deux mains ? Me dira-t-on » que cette attitude est noble, qu'elle est vraie ? » non sans doute.

.... » J'allois passer sous silence certaine » main imitant une griffe de chat; je veux parler » de cette main maniérée qui est sur la cuisse » de Socrate. Me persuadera-t-on que c'est » encore-là du style ? S'il en étoit ainsi, j'avoue » qu'il n'y auroit *personne* capable de saisir les » finesses de conceptions sublimes de M. David, » qui sait mieux que *personne* mettre à contri- » bution l'œuvre de *Pietro-Santo* ».

Merlin critique tout jusqu'à l'exécution précieuse de ce tableau, qu'il regarde comme un défaut. Après cinq pages de mauvaise humeur, il finit par l'avis d'un homme *grossier*, dont les paroles sont toujours, dit-il, le jet de la vérité. En voyant ce tableau, il disoit que *Socrate* lui rappelloit feu *Ramponeau*, « qui, après s'être ra- » fraîchi le gosier de quelques bouteilles de vin » de Surenne, prêchoit à ses nombreux disci- » ples la morale épurée des joyeux Porcherons ».

On soupçonne que l'enchanteur a fait ici un

tour de son métier, que c'est lui-même qui a parlé de la sorte, et qu'il s'est métamorphosé en homme *grossier*, pour dire plus librement ce qu'il avoit sur le cœur.



LA PLUME DU COQ DE MICILE,

Ou Aventures de Critès au Salon, pour servir de suite aux Promenades de 1785.

PREMIÈRE Journée, avec une épigraphe de Martial, dont il donne cette traduction en vers françois.

Pour fronder leur peinture, en veut-on à leur vie,
En sont-ils moins gras ? Non... qu'ils souffrent donc
qu'on rie,
Et quand d'un Art divin ils enfreignent les loix,
Qu'un critique en jouant leur donne sur les doigts.

Ceux qui ont lu l'*Ane Promeneur*, *les Promenades de Critès au Salon de 1785*, Ouvrages du même Auteur que celui de *la Plume du Coq de Micille*, doivent avoir une idée du ton de cette brochure. De l'érudition mêlée à des sarcasmes, à des traits plus naïfs que spirituels, à des observations souvent plus plaisantes et plus bizarres que justes. Sa plume semble en

sa main la Marotte de Momus. Beaucoup de gaieté, encore plus de folies; mais *les plus courtes sont les meilleures*; c'est un proverbe dont on sent bien la vérité en lisant cet Ouvrage.

Il est trop long : il fait rire par fois; mais on se lasse à la fin. Malgré ses heureuses dispositions à la gaieté, l'Auteur nous prouve qu'il est difficile d'être long-temps plaisant. D'ailleurs ses allusions, ses petites allégories, ses traits lancés à couvert ne peuvent être sentis que par un petit nombre de personnes.

L'Auteur dit avoir pillé dans Lucien un moyen fort plaisant d'entrer au Salon sans être vu de personne que de ceux qu'il lui plaira. Ce moyen est une plume de coq dont s'étoit autrefois servi *Micille*, Savetier Grec, au rapport de *Lucien*. Ce n'est pas tout de se rendre visible et invisible, avec cette plume, il bat les Suisses et leur chien; il anime les figures peintes et sculptées, les fait entrer en conversation; l'Auteur va lui-même s'enivrer avec la statue de *Bayard*, puis il se bat long-temps avec celle d'Ajax, etc. Ce plan, comme on voit, n'est pas susceptible d'analyse; nous allons rapporter quelques traits de la manière originale du moderne Critès.

« J'étois, dit-il, tout pensif, planté sur mes

» pieds comme un terme, ou, si l'on veut, » comme l'Alexandre de M. *de la Grenée* l'aîné, » allongeant le cou comme un buste de M. *Ber-* » *ruer;* faisant aussi laide mine que certains » portraits du Salon dont les originaux auroient » bien dû consulter le singe de la Fontaine » avant que de se faire peindre; n'ayant pas » plus de mouvement qu'il y en a dans l'automne » de M. *Caillet*, quoiqu'on y danse; ne faisant » pas plus d'attention à mon existence, qu'on » ne fait attention à certains dessins; j'étois nul » enfin, lorsque tout-à-coup un gros éclat de » rire, etc. ».

A propos du Tableau de M. *Villes fils*, qui représente la mort du Duc de *Brunswick*, il fait venir le Chevalier Bayard qui, pour se venger d'une insulte, veut emprunter la canne de ce Prince, « dont il n'avoit pas besoin, dit-il, » *puisqu'il alloit se noyer.*

» Ce Monsieur, sans *tourner* la tête, parce » qn'on sait que M. Villes fils ne fait tourner la » tête ni à ses figures, ni à moi, ni à personne, » lui dit : qu'il étoit bien fâché, mais qu'il se- » roit indécent qu'un homme de sa qualité se » noyât comme un malotru, et qu'il lui falloit » son écharpe de soie blanche, à franges d'*ar-* » *gent*, sa dragone de filagrame (1) *d'or*, son beau

(1) Il falloit écrire *filigrane*.

» chapeau bordé d'or, ses bottes de cuir anglois, » cirées au sperme de baleines, *noir*, son habit à » brandebourgs des dimanches, ses bouts de » manches et sur-tout sa canne à pomme d'*or* pour » se défendre contre les gougeons et les écre- » visses de l'*Oder*, par qui il ne seroit pas décent » que lui Prince Léopold, Duc de Brunswick, » fut insulté ».

» Le Chevalier Bayard haussa les épaules » comme tout le monde, etc. ».

Dans la *seconde Journée*, Critès continue sur le même ton, sur le même plan, et s'occupe davantage de sculptures que de tableaux. On y lit avec plaisir la querelle originale de la statue de Racine et de celle de Molière.

« Rends-moi ma culotte, disoit Racine, » bouffi d'*embonpoint* et de colère. Que dira le » public en voyant un Auteur tragique de mon » rang, avec les culottes d'un Scapin, lorsque » je devrois avoir, ainsi que tu le dis toi- » même dans ton Ecole des Maris? ».

Un haut-de-chausse fait *justement* pour ma cuisse.

« Tu ne l'auras pas, disoit Moliere, apprends » que l'*histoire*, et qui plus est, *l'explication des* » *peintures de cette année*, dit positivement..... » *Moliere avoit la jambe belle*, et Madame *Geof-* » *frin*

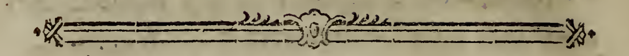
» *frin* m'a fait faire des canons à la mode tout » exprès pour faire ressortir *ma belle*. . . ».

« Moliere qui n'a jamais dit un mensonge, » même en colère, n'osa pas achever, parce » qu'en regardant avec un peu d'attention, il » s'apperçut bien que M. *Caffiéri* avoit manqué » à ce point essentiel de l'*histoire*, et qui pis » est, de l'*explication des peintures & sculptures* ».

Voici comment l'Auteur critique les corps trop nuds de l'*Ajax* de M. *Dejoux*, et de l'*Oreste* de M. *Renaud* :

» Allez brave Ajax, lui dis-je, allez dans » l'attelier de M. Dejoux faire *panser vos* » *blessures*. Imitez l'Oreste de M. Renaud, » qui de lui-même s'est jugé. Le voici qui » sort du Salon, et malgré beaucoup de » Dames qni le trouvent très-bien dans *ce* » *costume*..... Il va chez le tailleur *Ellenus*, » qui demeure au *portique*, commander un » habit noble et décent, moins entortillé, et » qui sente moins le couvent que celui de sa » sœur....

On peut lire avec plaisir cette brochure originale ; mais lorsqu'on l'a lue, il n'en reste rien dans la mémoire.



LETTRE D'UN AMATEUR DE PARIS,

A UN AMATEUR DE PROVINCE,

Sur le Salon de Peinture de l'année 1787.

De la facilité, du goût, peu de détails : on ne trouve dans cette brochure que trois ou quatre tableaux dont la critique soit un peu raisonnée. D'ailleurs, l'Auteur ne dit rien de nouveau et de piquant. En sa qualité d'amateur, l'Auteur doit dire du mal de l'académie de peinture ; c'est ce qu'il ne manque pas de faire au commencement de sa lettre.

» Mais, me direz-vous, le nombre de vos » artistes est fort grand.... Oui, nous avons » beaucoup d'Académiciens, et peu de Peintres. » Malheureusement le titre ne donne pas le » génie, et le génie ne suffit pas pour obte- » nir le titre. Si toutes les lettres-patentes don- » nées par l'académie, étoient enregistrées par » Apollon, l'école françoise seroit la première » école du monde ; mais sur plus de cent artistes » qu'elle compte parmi ses membres, quels » sont ceux dont elle puisse se glorifier ? Elle » a peut-être deux ou trois peintres d'Histoire,

» trois ou quatre peintres de genre ; le reste
» est tout au plus médiocre : mais dans les
» arts, vous le savez,

Il n'est pas de dégré du médiocre au pire ;

L'Auteur de cette lettre nous dit ici une vérité affligeante ; mais c'est une vérité dont la plupart des artistes doivent bien se pénétrer. S'ils étoient plus dociles aux conseils de l'amitié, moins sensibles, moins irritables aux critiques ; s'ils savoient se borner à un seul genre, et s'ils s'occupoient autant à raisonner la composition, qu'à travailler les détails, la médiocrité ne seroit peut-être pas le vice dominant de l'école françoise.

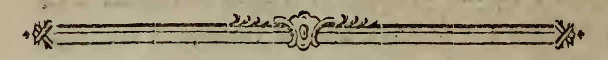


LA BOURGEOISE AU SALON,

A Londres, et se trouve à Paris, chez les Marchands de nouveautés ; prix 12 s.

UNE Bourgeoise apparemment, Marchande d'étoffes de soie, car elle se pique sur-tout de se connoître en *satins*, parcourt le Salon avec un érudit de ses voisins, qui termine ainsi la conversation : *heureusement que notre avis ne fait de tort à personne. Il est sans conséquence*,

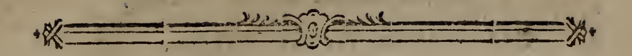
comme toutes les brochures qui paroissent tous les deux ans à cette époque. Elles affligent quelquefois les Artistes, dont l'amour-propre est facile à blesser. Ce qui doit les consoler, c'est que, si leurs Ouvrages sont bons, ils survivront à ces écrits éphémères; s'ils sont mauvais, toutes les flagorneries menteuses de leurs amis ne les sauveront pas de l'oubli auquel les condamneroit leur médiocrité.



INSCRIPTIONS

Pour les Tableaux exposés au Salon en 1787. A Paris chez Royez, *Libraire, quai des Augustins.*

L'Auteur annonce dans une espèce d'avant-propos, que c'est la seconde fois qu'il donne des inscriptions pour les Tableaux du Louvre. Comme nous ne nous souvenons pas des premières, nous ne dirons pas si son style s'est perfectionné; mais il nous semble que ses idées ne sont ni assez saillantes, ni rendues avec assez de précision et de netteté. Au reste, on peut appliquer à sa brochure ce que l'un des interlocuteurs de la précédente a dit de lui-même.



LANLAIRE

Au Salon Académique de peinture, par M. L. B. de B., de plusieurs Académies, Auteur de la Gazette Infernale, avec cette épigraphe : le sage rit des sots qui crient, *tirée du chap. 3 ;* il a raison. *A Gattieres et se trouve à Paris, chez tous les Marchands de nouveautés, 1787.*

TRENTE-TROIS pages, dont un tiers est employé à justifier la parodie de Tarare, qui est de l'Auteur de la brochure, et à dire de grosses injures à Mde Dugazon. Des vers de Vaudevilles qui terminent chaque article et la font assez ressembler à ces Ménétriers des rues, qui après avoir chanté un couplet, en jouent l'air, tant bien que mal, sur leur violon. Des personnalités révoltantes dont nous allons citer quelques exemples.

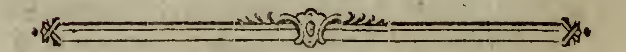
Pourquoi sur ce portrait (de Mde Dugazon) appuyer
la satyre ?
Il seroit mille fois plus mal,
Que l'on seroit forcé de dire
Qu'on ne peut rien tirer d'un sot original

Sainte famille de M. Martin.

Que prononcer sur cet Ouvrage,
Est-il mauvais, est-il divin,
C'est le chef-d'œuvre d'un *Martin*,
N'en demandez pas davantage.

L'Auteur auroit dû se pénétrer, en commençant sa critique, de cette bonne pensée qu'il a eu autrefois, et dont il ne se souvient qu'à la fin de la dernière page : *aucun juge n'est assez éclairé, aucun homme n'est infaillible.* Généralisons les vers imprimés à l'article de Mde Guyard, accoutumée sans doute à des éloges moins restreints, et disons :

Que les défauts, objet de la critique,
Sont rachetés par plus d'une beauté.



L'OMBRE DE RUBENS AU SALON;

Ou l'Ecole des Peintres, dialogue critique par M. L. N. avec cette Epigraphe tirée de Racine.

Haï des uns, chéri des autres,
Estimé de tout l'Univers.

A Athenes, 1787.

DIALOGUE entre l'Editeur et Rubens qui traite le premier de *fat* et d'*impudent*, sans doute pour s'essayer dans le rôle qu'il va jouer

d'appréciateur des mérites; puis des compliments pour M. la Rive et Mlle. Saintval, amenés, comme on le conçoit, très-naturellement, et enfin après avoir levé plusieurs feuillets sans trouver rien de relatif au Salon, on rencontre parmi quelques mots, sur un petit nombre de Tableaux, un éloge de M. Vernet. Le style dont il est écrit sent peut-être un peu l'enthousiasme; mais il est permis de s'y livrer en voyant les Tableaux de ce célèbre Académicien.



L'AMI DES ARTISTES AU SALON,

Avec cette épigraphe : sans offenser, l'amitié peut instruire; *par M. l'A.. R.. A Paris, chez l'Esclapart, rue du Roule,* N°. 11, *et chez les Marchands de nouveautés, 1787, brochure de 44 pag.*

SEIZE pages de réflexions préliminaires sur l'*origine et les progrès des Arts*, *et sur leur état actuel en France*; réflexions qui forcent l'Auteur de renvoyer à un supplément les gravures et les sculptures, et au milieu desquelles plus d'un lecteur sera peut-être tenté de s'écrier :

Je suais sang et eau pour voir si du Japon,
Il viendroit à bon port au fait de son chapon.

Une critique sans amertume et quelquefois des louanges sans fadeur.

Si quelques noms sont estropiés, c'est probablement par la faute de l'Imprimeur. L'intérêt des Artistes nous fait un devoir de les rétablir : ainsi, on doit lire Mde. *Guyard* et non pas Mde. *Quiard*, M. de *Marne* et non M. de *Marre*, M. *Monsiau* au lieu de M. *Mouriau*. Après avoir indiqué toutes les beautés du Tableau représentant Socrate, il ajoute, « qu'on chante les » talents de M. David comme autrefois on cé- » lébroit les grands hommes sur les pas de qui » il marche. C'est M. Duchosal qui quitte le » ton de la grondeuse satyre, pour lui rendre » son hatif hommage.

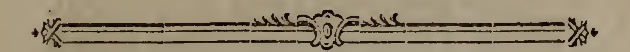
Tes succès doivent m'être chers,
Et ma Muse seroit ingrate (1),
Si je t'oubliois dans mes vers,
Immortel peintre de Socrate.
David de tes rares talens,
Que l'orgueil en secret murmure;
Tu triomphes tous les deux ans,
Des Goliaths de la peinture.

---

(1) La sœur de M. Duchosal est élève de M. David.

Oh ! combien j'applaudis au sort
Du Roi de la philosophie !
Athenes lui donna la mort,
Et ton tableau lui rend la vie.
Dieu, que ton coloris est beau !
Ami, le souverain des sages
Me paroît, grace à ton pinceau,
Sublime comme ses ouvrages.
Attends de nos neveux surpris
L'immortalité qui t'est due ;
Ne crains rien de tes ennemis
Nous leur réservons la cigue.

Ceci est un peu plus sérieux qu'une satyre, et nous doutons que M. David approuve une si douce vengeance.



SUPPLÉMENT A L'AMI DES ARTISTES

Au Salon, broch. de 18 pag.

UN court Dialogue sur l'état actuel des Arts en Angleterre, entre un Chevalier et un de ses amis arrivant de Londres, dont il fait la rencontre au Salon. Des éloges qui sont rarement sans restriction; quelques critiques assez fondées parmi lesquelles nous choisissons la suivante :

« Saint Vincent de Paul, (*N°. 263, par M. Stouf*). Ce fondateur des enfants trouvés est

bien ressemblant dans sa figure; mais ce rire avec ce regard baissé, ne lui donne-t-il pas un peu l'air tartuffe ? D'ailleurs, deux enfants que je vois jettés ignominieusement à ses pieds, dans une position souffrante, peuvent-ils exciter ce rire de sensibilité dans ce saint homme; cette vue attriste même tout spectateur humain : je ne pardonnerois pas à l'Artiste de ne pas changer cette ordonnance ».



PROMENADES D'UN OBSERVATEUR

Au Salon de l'année 1787, avec cette épigraphe : ut pictura poesis erit, *tirée de l'art. poët. d'Horace. A Londres, et se trouve à Paris chez les Marchands de nouveautés*, 1787.

VINGT-NEUF pages, dans la moitié desquelles l'Auteur, *qui rit de tout*, s'égaye aux dépens de *Tarare*, de *Figaro*, des *Wiski*, des *Femmes Journalistes* et des *Petits-Maîtres* ; il cite des vers françois, des vers latins, renvoie souvent ses lecteurs à une brochure intitulée : *Critès au Salon de 1785*, à laquelle il a sans doute de bonnes raisons pour prendre un si grand intérêt; déclare dans une note moins indifférente qu'on ne pourroit le penser; car il

y a toujours des gens dupes de l'importance que se donnent certains charlatans; déclare, dis-je, *que tous les exemplaires qui ne seront pas paraphés de la main de l'Auteur, n'auront pas été faits sur* que *son manuscrit*, et apprend sur-tout au public cette promenade sera suivie d'une seconde, où l'*article de M. David, traité de maniere à satisfaire tous les* CONNOISSEURS, SERA D'UNE MAIN HABILE.



TARARE

AU SALON DE PEINTURE.

A Ferare, et se trouve à Paris chez les Marchands de nouveautés, 1787.

LES Auteurs de ces espèces de pamphlets s'attachent principalement à leur donner un titre capable de fixer la curiosité, et le remplissent après cela ou ne le remplissent pas; ils imitent ces batteleurs des boulevards, dont le spectacle ne vaut pas la farce qu'ils jouent au-dehors pour attirer la populace. Tarare et Calpigi s'entretiennent ensemble sur les Artistes françois, comme le pourroient faire des amateurs qui auroient toujours vécu parmi eux; mais il

vaut mieux encore bleſſer la vraisemblance que les personnes, et cette critique à laquelle on se propose d'ajouter une seconde partie, est du moins assez modérée.



TARARE AU SALON DE PEINTURE,

SECONDE PARTIE.

A Ferare et se trouve à Paris chez les Marchands de nouveautés, 1787, *prix 18 sols.*

VINGT pages, j'ai beaucoup loué « dit Tarare, (au commencement de cette *seconde partie,*) parce que « je trouve tout beau », cela est très-naturel, mais apparemment que cette uniformité l'ennuie ; et pour varier ses plaisirs, il engage Calpigi, qui a de fortes raisons pour n'être pas de bonne humeur, à juger à son tour les Tableaux sur lesquels il n'a pas encore prononcé. « Ahi Povero ! quel emploi me donnez-» vous-là, s'écrie cependant Calpigi, » et Tarare, au contraire, l'encourage à peu près comme fait le Paillasse aux grands Danseurs de corde, en lui répétant à chaque critique, *bravo Calpigi ! Ah ! bravo caro Calpigi !* On passeroit à ce chef des Eunuques d'Ormus,

de blâmer les deux Tableaux de *Saint Louis*; celui *de la mort du Duc de Brunsvick*, on le passeroit à *Tarare*, on le passeroit à l'homme le mieux organisé; mais ce que rien ne peut excuser, ce sont les personnalités qu'il se permet sur le compte de M. l'Abbé *Maury*, et les invectives qu'il débite, non-seulement contre M. *Rollin*, mais encore contre plusieurs Recteurs et Professeurs de l'Université, d'après lesquels on n'a pas sculpté cette statue, et dont les bonnes ou mauvaises qualités sont absolument étrangères au talent de l'Artiste; objet dont ces critiques ne peuvent s'écarter, à moins que leur intention ne soit de voir placer leurs brochures parmi les plus méprisables libelles.



LE BOUQUET DU SALON

A EMILIE.

LE Salon même est le bouquet, et les tableaux ce sont les fleurs qui le composent. Rien de plus naturel que cela; car il est clair que des *tableaux, ce sont des fleurs du génie.*

Par une aimable illusion
Chacune d'elles représente
L'éclat d'une *belle action*,
Ou les traits d'une belle absente.

Ainsi donc, la cruauté d'Alexandre qui fait traîner Betis autour de la ville, après l'avoir attaché à un char, est, au compte de l'Auteur, une belle action.

Contemple l'épouse d'Hector,
S'arrachant à l'époux qu'elle aime;
Tu vois Andromaque elle-même,
Peinte par la main de Nestor,
Cette fleur est une immortelle,
Cueillons-là.

Ce qui veut dire apparemment; regardons ce tableau : car, il ne seroit pas raisonnable de supposer que l'Auteur ait eu dessein de l'enlever pour en faire présent à Emilie, puisqu'il est *ordonné pour le Roi.*

Là le fils d'un héros Romain,
Lui *rend sa santé languissante*,
Que cette fleur *convalescente*,
Se réchauffe un peu sur ton sein.

Emilie acceptera t-elle le bouquet à cette condition; c'est ce que nous n'avons pas entrepris de décider. Les vers faits sur le tableau de la Reine sont ce qu'il y a de plus heureux dans toute la pièce.

Mais, leves les yeux; vois ces lys
Croître à l'ombre de cette rose;

Le dernier des trois se repose
Sur le sein qui les a nourris.
De la majesté souveraine,
Contemples les traits gracieux :
On lit sur son front : je suis Reine
Et je suis mère dans ses yeux.

Si l'Auteur avoit pu dire:

Dans ses yeux on lit je suis mère ;

le couplet seroit encore meilleur : les suivans commencent par ces termes indicatifs, *là la* piété filiale, *plus bas*, *plus loin* qui n'annoncent pas de grandes ressources poëtiques.

Cette Epitre dont l'allégorie n'est rien moins qu'intelligible, et dont le style est plus négligé que facile, comme on a pu s'en appercevoir, finit de la sorte :

Pour rassembler les fleurs sans nombre,
Du bou*quet que* je t'ai *cueilli*,
Allons nous reposer à l'ombre
Des casca*des de* Tivoli.

Ce sont-là, ou il n'y en eut jamais, des vers d'harmonie imitative.





LES GRANDES PROPHÉTIES

DU GRAND NOSTRADAMUS,

Sur le grand Salon de peinture de l'an de grace 1787, contenant des prédictions en vers et en prose, sur les Tableaux qui sont exposés au Salon, et sur les critiques qui paroîtront cette année.

Le tout dicté par le Prophète à *JEAN LAIT-PAR-MIL*; mis en ordre et en langage moderne, par le même. *Prix 1 liv. 4 sols. A SALON en Provence*, 1787.

UN AVIS de *Jean Lait par-mil* où il annonce les changements qu'il a été obligé de faire aux centuries, pour les rendre intelligibles, est suivi d'une relation qui apprend au public quand et comment *Nostradamus* dicta ses Prophéties à l'auteur. Ce dernier s'étant enfoncé dans une forêt d'oliviers qui se trouve dans le voisinage de SALON, petite ville de Provence, y découvrit le tombeau de *Nostradamus*, qu'il reconnut à une pierre portant cette inscription:

M
I. C H
E L. N
O
S. T R
A. D
A. M U
S.
1. 5. 6.
6.

Il supposa ; car, il étoit sans doute inspiré dès cet instant, que tous ces caractères étoient tracés sur une même ligne, et il lut sans hésiter : MICHEL NOSTRADAMUS 1566, nombre par lequel il étoit aisé de voir qu'on avoit voulu désigner l'année de sa mort. *Jean Lait-par-mil* se prosterna, et ayant effacé quelques *inscriptions*, que la malignité avoit gravées dans ce lieu, apperçut dans une cavité formée au bas du tombeau, différents *rouleaux de parchemin*, sur l'un desquels il lut les vers suivants, écrits en lettres gothiques et en style de prophéties :

En l'an qui finit par un sept,
Précédé par le nombre octante,
Dans un châtel, près des quarante,
Sur toile on verra maint haut faict.
Lors on dira dame Peinture
Plus ne connoit dame Nature.

Il se disposoit à lire les autres rouleaux, lorsqu'une force invisible attira vers la cavité celui qu'il tenoit, et le fit disparoître. Une pierre alors se détachant avec fracas, non sans donner beaucoup d'effroi à *Jean Lait-par-Mil*, il sortit lentement du vuide qu'elle avoit laissé, *un immense bonnet pointu, puis une tête vénérable;* c'étoit celle de *Nostradamus*. Jean Lait saisi d'effroi à cet aspect, tomba *ventre et tête contre terre*, et resta dans cette posture jusqu'à ce que le *grand Michel* lui eut dit d'une voix tonnante, de prendre un *siège*. Le siège qu'il prit, ce fut la terre où *il posa le genou gauche, tandis que le droit lui servoit de pupitre :* les *grandes Prophéties*, contenues en trente-trois pages, sont encore précédées *d'excuses en forme de parenthese*, par lesquelles l'Auteur s'engage à *diminuer considérablement cet ouvrage, si l'on en fait quelques douzaines d'éditions*. Ces *Prophéties* sont divisées en trois chapitres : le premier contient les *Tableaux d'histoire;* le second contient ceux de *genre* et traite des *paysages*, des *portraits*, et enfin des sculptures, et le troisième renferme des *prédictions sur les critiques du Salon qui paroîtront cette année*. Les éloges donnés à M. Vien dans la première centurie, ne sont pas sans restriction. Mais, la critique est honnête;

& c'eſt le ton de preſque toute la brochure, si l'on en excepte la troisième prophétie concernant M. de la *Grenée l'aîné*, qui paroît avoir été dictée par l'Auteur de *Lanlaire* (1), plutôt que par le vénérable Nostradamus.

Circé, l'on vous fera maint compliment flatteur :
Vous êtes fort gentille ; et cet air séducteur,
Dans vos filets vient d'attirer Ulysse.
Près de vous il ne sait employer l'artifice.
Quel air piteux ! Ah qu'il est *bon !*
Tu perds ton temps, *pauvre Mercure ;*
Car, malgré ton avis, on dira, je te jure,
Que le charme commence, et qu'*il devient cochon.*

Aussi, c'est une justice qu'il faut lui rendre, *Jean Lait-par-mil*, malgré tout le respect qu'il a pour son oracle, se permet-il de lui observer que le *dernier hémistiche de cette centurie est bien incivil.* La huitième où M. *David* reçoit des louanges méritées, est terminée par ces deux vers :

Si quelque jour il se laisse égaler,
Son rival sera son éleve.

Et l'Editeur ajoute : « on reconnoît là M. « *Drouais*, dont le Marius et sur-tout le tableau » qui a remporté le prix, ont annoncé un grand » Peintre à l'Ecole Françoise ».

(1) Voyez page 21.

MM. *Callet* et *Barbier* sont jugés dans le distique suivant :

De Callet, de Barbier, l'on dira même chose :
L'un a fait rose et blanc, et l'autre blanc et rose.

Mais cette censure trop générale est tempérée relativement au premier, par quelques réflexions favorables, que nous nous ferions un scrupule d'omettre : « on trouvera que sa petite femme » renversée est très-agréable, dit-il, que la tête » de celle que le jeune homme tient de l'autre » main est d'un joli caractère, etc. ».

Les deux Tableaux de M. *Robin* représentant, l'un *Saint Louis lorsqu'il aborde à Damiette*, et l'autre au moment où *il panse les malades*, ne sont pas ménagés ; mais malheureusement l'on ne peut reprocher au prophéte que de la sévérité, et non de l'injustice :

De ces deux immenses Tableaux,
Qui pourra ne nombrer les immenses défauts?

« Pourquoi m'arrêterois-je, dit-il, à ces deux » foibles esquisses ? l'amateur ne pourra distin- » guer si Saint-Louis est vu par-devant ou par » derrière ; si les taches rougeâtres que l'on ap- » perçoit au bas sont des têtes ou des rochers ; si » le Cardinal a un nez ou n'en a pas ; si les autres » taches que l'on voit au côté opposé sont des

» hommes, des chevaux ou des arbres. Tout est » dans l'ombre, et c'est le moindre défaut. » Comment critiquer ce qu'on ne distingue pas, » ce qu'on ne sauroit distinguer ?

« L'autre tableau offrira les mêmes difficultés » au critique, il ne saura par où commencer. » Toujours des têtes ignobles : le malade » semble montrer son derrière au Roi, & l'on » détournera la vue d'un tableau qui, quoi- » qu'assez bien composé, offre un salmigondis » de couleurs qui rebutera et fatiguera les yeux » les plus indulgents ».

Si nous transcrivons les critiques à regret, nous avons un véritable plaisir à citer des articles semblables à ceux de M. *Vernet* et de Madame *le Brun.*

Le temps n'affoiblit point sa vigueur, son génie,
Il est encor VERNET, et dans chaque Tableau,
Il est souvent le même et pourtant toujours beau (1).
Dans ses succès du moins jamais il ne varie.

---

(1) *Et pourtant toujours beau* n'est peut-être pas très-correct; mais cette manière de s'exprimer est reçue en peinture. — Comment trouvez-vous David cette année ? — Il est toujours beau . . . c'est-à-dire, comment trouvez-vous les Tableaux de M. David ? Ils sont toujours beaux; c'est naturel. (*Note de Jean Lait-par-Mil*).

Je puis donc lui prédire un brillant avenir:
Une Déesse, un Dieu secondent sa fortune :
On le verra long-temps encore unir
Le pinceau de *Minerve* au trident de Neptune.

« Tu admireras sur-tout un brouillard, (N°. 28) qui est de la plus grande vérité, et qui peut être placé à côté des chefs-d'œuvres de ce grand Maître ».

Des Tableaux de le Brun l'envieux amateur,
Dévore les beautés pour lui toujours nouvelles :
On le voit incertain, laisser flotter son cœur
Entre l'aimable Artiste et ses charmants modèles.
Je prédis donc qu'alors (*onc ne fus un flatteur*)
Graces sauront se peindre entr'elles.

« *Obs.* Nostradamus est galant; que dis-je! il est vrai, &c. »

On sent par ce début des observations de *Jean Lait-par-Mil*, combien sa façon de penser est conforme à celle du *grand Michel*; cependant on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici l'aliéna qui les termine.

« Quand j'ai dit que Nostradamus étoit galant, je n'avois en vue que ces vers que j'ai rendus mot-à-mot. — *Entre l'aimable artiste et ses charmants modéles* --- Certainement c'est là un madrigal, puisque Madame le Brun se trouve cette année au nombre de ses modèles. A la vérité,

ce n'est pas là le langage ordinaire d'un Astrologue, qui ressuscite au bout de deux cents vingt ans, et qui en avoit plus de soixante lorsqu'il mourut; mais qui ne sait que le privilége des femmes aimables est d'enfanter des miracles! »

Nous ne parlerons pas des *Prédictions sur les critiques du Salon qui paroîtront cette année*, parce que la notre prouve que ces centuries ont été presque toutes réalisées, tant par rapport aux Auteurs désignés, que par rapport à leur manière d'écrire, et nous finirons cet article par quelques *Prophéties*, dont l'Auteur a fait un vaudeville assez plaisant.

Par un choix de larges fabriques,
Et de beaux monuments antiques,
ROBERT anime ses Tableaux:
Et l'on prodigue les Bravos, *bis.*
Mais un Artiste moins fertile,
Peignant les faubourgs et la ville,
Dit qu'il est un grand homme aussi.
Ahi! Povero DE MACHI. *bis.*

On verra des arbres d'ébène, (1)
Puis des rochers de porcelaine,

(1) Le commencement de ce Couplet frappe sur les Tableaux de M. de Marne, la fin sur ceux de M. Tonnay. L'Auteur, dans la prose qui suit, corrige une partie de cette censure par quelques éloges qu'il donne au second de ces Artistes.

Et l'on trouvera cela beau.
Ah ! Public, Public Povero ! *bis.*
Mais devant ces grands Paysages,
De nos Champs vivantes images,
L'Artiste seul dira Bravo.
Ah ! Public, Public, Povero ! *bis.*

L'un (1) offre du verre SUBLIME,
Et l'autre (2) une illustre victime,
Qui fait fondre la neige en eau,
Et le Peuple criera Bravo : *bis.*
Mais l'amateur voyant les têtes,
Les trouvera plattes et bêtes,
Et dira, fuyant maint Tableau,
Quel genre Wille (3) et Povero ! *bis.*

Que de portraits, que de dorures!
Que de tableaux dont les bordures
Attirent les regards des sots!
Ahi ! Pittura povero! (4) *bis.*
Pour plaire à nos fats d'importance,
De leur maussade ressemblance
Faut-il charger cent numéros ?
Ah ! qu'ils fassent place aux Héros ! *bis.*

---

(1) M. Nivard.

(2) M. Cesar Vanloo.

(3) L'aigreur de la fin de ce couplet trouve un petit correctif dans les observations de Jean-Lair.

(4) L'Auteur se justifie par l'exemple de M. de Beaumarchais qui, à ce qu'il prétend, fait rimer Chalit avec Calpigi dans son Opéra de Tarare.

Un bloc de marbre d'Italie,
Taillé par la main du Génie,
S'anime et nous offre un *héro ?* (1)
Ah ! Roland, cher Roland, bravo. *bis.*
Mais sous la main d'un autre Artiste,
Ce bloc eût été froid et triste,
Comme les têtes que voici
Del povero Caffieri. (2) *bis.*



ENCORE UN COUP DE PATE

POUR LE DERNIER,

Ou Dialogue sur le Salon de 1787 ; *deux parties séparées.*

L'AUTEUR fait des vœux exprimés en assez bons termes dans son *avant-propos*, pour que la poësie & la musique trouvent des juges comme la peinture : mais il nous semble qu'il n'a rien à desirer à ce sujet; car les journaux ont un tribunal ouvert toute l'année, et les gens de lettres sont tout aussi sensibles et tout aussi sévères entr'eux que les artistes ; d'ailleurs les uns ne

(1) Le grand Condé par M. Roland.

(2) Il s'en faut de beaucoup que tout le monde pense sur cet Académicien, comme *Nostradamus*.

sont pas moins en bute que les autres à la rivalité de leurs confrères, ni moins exposés aux caprices des *amateurs*, qui souvent ne se connoissent pas mieux en harmonie et en livres, que beaucoup des auteurs de diatribes sur le salon ne se connoissent en tableaux. Sans prétendre faire au *donneur de coups de patte* l'application de ce qui vient de nous échapper, nous dirons qu'il y a des gens faits pour être sensés, comme il y en a de nés pour être plaisants; et qu'il ne nous paroît point propre à remplir ce second rôle; qu'on n'est jamais plus ridicule que quand on veut sortir de son caractère; et qu'il semble, en parcourant sa brochure, voir un homme qui a cru qu'il suffisoit de porter un habit d'arlequin pour avoir les gentillesses de ce personnage: en un mot, l'on a plus d'une fois l'occasion de se rappeller ce vers si souvent cité;

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Le Coup de patte est un dialogue entre un Peintre et l'Auteur, dialogue divisé en deux parties, dont la réunion forme trente-neuf pages; mais il y a dans ces *deux parties* bien plus de deux coups de patte de distribués: l'on peut en croire là-dessus l'Auteur lui-même, qui déclare à la fin de la seconde, que *les éloges y sont clair-semés*. En effet, il semble avoir eu

moins le projet d'établir une opinion impartiale sur le salon, que la prétention de dire à tous moments, *écoutez un bon mot*. . . . Ecoutons donc les siens.

Est-il question des tableaux de M. Robin? Il prétend que c'est ce qu'il y a de plus *parfaitement détestable*, et le Peintre lui répond : « on » y trouve pourtant *par-ci par-là* de bonnes » choses. Cette plaie, par exemple, que Saint » Louis essuie avec une éponge, n'est-elle pas » bien imitée ?

» L'Auteur. *S. Louis devroit, avec cette » éponge laver toute la toile* ».

L'entretien se continue sur le même ton. A propos de M. de Lagrenée le jeune, l'Auteur fait cette question :

» De quels yeux peut-il voir les tableaux de » ses concurrents, si les siens lui plaisent ?

» Le Peintre. *Il les regarde peut-être comme » on fait le soleil, avec des verres enfumés* ».

Page 12. La balle est à M. Suvée. « L'Auteur. Que fait Coligny? Quel discours peut- » il tenir, ayant sa main sur son cœur et son » bras en l'air ?

» Le Peintre. Pour moi, je crois saisir sa « pensée ; voici ce qu'il dit aux gens qui sont

» à ses pieds: *Messieurs, je vous jure, foi d'homme*
» *d'honneur, que si jamais je deviens professeur à*
» *l'académie de peinture, et que vous vous présen-*
» *tiez pour me servir de modèles, je vous renverrai*
« *tous* au quai des Miramionnes; *car vous avez*
» *bien l'air* d'une bande de charbonniers.

» L'Auteur. La plaisanterie peut passer . . .
» *pour bonne;* c'est ce qu'il a la modestie de ne pas ajouter.

Page 35. » Il me sembloit que Bayard disoit
» à son épée : *oh! oh! mon épée, tu te rouilles au*
» *grand air.* Luxembourg lui répondoit: *il n'y a*
» *qu'à demander qu'on nous dresse une tente;* et
» aussi-tôt les modèles de l'académie (qui s'en-
» tendent à l'expression des figures, parce qu'or-
» dinairement ce sont eux qui les fournissent,)
» se sont empressés de mettre une tente de toile
» cirée ».

Au sujet du tableau représentant la mort du duc de Brunsvick.

« Le Peintre. M. Ville a saisi l'occasion
» d'attirer nos yeux, en représentant ce mal-
» heur

» L'Auteur. C'est une peine qu'il ajoute à
» un désastre . . . etc. ».

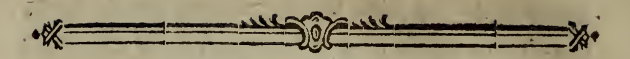
Enfin, pour n'avoir pas le démenti de la

gageure qu'il a faite de ne rien trouver de bon ; il entreprend de prouver que *le livre même du salon ment d'un bout à l'autre.*

Il est évident que l'auteur, affecté de quelque mécontentement particulier, exhale ici sa bile. Or nous lui appliquerons ce qu'on lit dans la préface de la précaution inutile : « si quelque » accident a dérangé votre santé ; si votre état » est compromis ; si votre belle a forfait à ses » serments; si votre dîner fut mauvais, ou votre » digestion laborieuse. Ah ! laissez mon barbier, ...

Nous lui dirons donc à notre tour : il ne falloit pas aller au salon, et encore moins prendre la plume dans de pareilles circonstances; car c'est alors qu'on est injuste envers tout le monde, et qu'on doit en effet ne *trouver rien de bon.*





LE COUSIN JACQUES

HORS DU SALON;

par Beffroy de Rigny

Folie sans conséquence, à l'occasion des Tableaux exposés au Louvre en 1787, *avec cet épigraphe :* Mes Critiques ne portent pas coup, puisque j'avoue ingénuement que je ne m'y connois pas. Les Peintres seront les premiers à rire de mon badinage. Je les aime tous, j'en estime la plupart; j'en admire quelques-uns. *A Lunéville, et se trouve à Paris, chez Royez, Libraire, quai des Augustins,* 1787.

BROCHURE format des *Lunes*, de 60 pag. y compris une *Epitre dédicatoire, un Avant-Propos, un Avis et un Catalogue des Ouvrages du Cousin*, qui annonce dans l'Avant-Propos que cette *plaisanterie* fut l'ouvrage d'une soirée. Quoique cela paroisse un peu fort, l'Auteur a donné dans différentes occasions de si grandes preuves de sa facilité, que les Couplets ingénieux et bien tournés qu'on y trouve souvent, ne sont pas une raison pour refuser de croire ce qu'il avance; mais, d'après son épigraphe, on cherchera moins dans sa brochure une cri-

tique bien solide des Tableaux, que des traits plaisants et de jolis Madrigaux. Il conduit au Salon un homme arrivé nouvellement de la lune, et la première personne qu'il rencontre sur l'escalier, c'est Mde. la Comtesse de B. S... Il lui apprend qu'il veut faire une critique ; elle s'en étonne, parce qu'elle sait qu'il ne se connoît point en peinture : il lui offre cependant la dédicace de son Ouvrage, et malgré les refus de la Comtesse fondés sur la crainte qu'elle a de passer pour être de moitié dans ce radotage, qui tout vague qu'il est relativement à l'appréciation des talents, ne laisse rien à désirer du côté de l'agrément et de la gaieté : l'Epître dédicatoire est improvisée sur le lieu même. Ensuite, il est accosté ou plutôt interrompu par un connoisseur :

Cet homme apparemment n'*aimant* point la musique,

témoigne son mécontentement de ce qu'on lui frédonne sans cesse des airs de vaudevilles dans les oreilles, et finit, quand le Cousin s'est nommé, par prendre goût à son entretien. Un Peintre l'aborde à son tour pour lui dire qu'il pourroit bien s'attirer des désagréments de la part des Suisses s'il continue de chanter ; mais cela

ouvrages, il ne raconte lui-même son histoire sur l'air *de Calpigi.*

J'avois reçu de la nature
Un goût marqué pour la peinture,
Que je cultivois d'un grand cœur;
Hélas ! quelle étoit mon erreur ! *bis*
A peine au printemps de ma vie,
Je visois à l'Académie;
En travaillant avec ardeur...
Ah ! Messieurs, j'étois dans l'erreur. *bis*

Des dons que j'avois en partage :
Voulant tirer quelqu'avantage,
Je crus pouvoir me faire honneur;
Hélas ! quelle étoit mon erreur ! *bis*
Chez tous les Peintres d'importance
J'allois, faisant la révérence,
Briguer un suffrage flatteur.
Ah ! Messieurs, j'étois dans l'erreur ! *bis*

« Pensez-vous avec du génie
» Entrer dans notre Académie,
» Me disoit-on d'un air moqueur ?
» Hélas ! quelle est donc votre erreur. *bis*
» Ici le talent de bien faire
» N'est pas le talent nécessaire,
» Il ne vous faut qu'un protecteur....
— Ah ! Messieurs.... *bis*

Ce donneur d'avis n'est pas plus généreux qu'il n'a été réservé : car les Suisses arrivent, le Cousin est accusé, et sans égard pour sa

persoṇne

personne, ces MM. qui ne sont pas obligés de se connoître en couplets, le mettent à la porte par les épaules. Tel est à-peu-près le plan de cette bagatelle dont nous ne pouvons donner une juste idée qu'en en rapportant quelques détails.

L'homme de la Lune qui doit, comme on se l'imagine, faire bien des questions, demande à l'Auteur si tout ce monde-là, (qui est dans le Salon,) juge les talents en dernier ressort. Le Cousin répond.

Air : *accompagné de plusieurs autres.*

Un homme ignare et sans moyens
Est parmi nos concitoyens
Plus heureux que parmi les vôtres ;
Je n'y connois rien ; mais aussi,
Je puis me vanter d'être ici
Accompagné de plusieurs autres.

Les Critiques, lorsqu'il s'en rencontre, portent moins sur le mérite de la peinture et de la composition, que sur les sujets choisis ; en général, il commente, il explique plutôt les Tableaux qu'il ne les juge. Mais, il se plaint fréquemment de ce que les Artistes, jaloux d'affecter une érudition fastueuse, ont tiré leurs scènes des histoires Grecque et Romaine, au

lieu d'avoir eu recours à celle de leur pays.

LE COUSIN JACQUES.

air : *des billets doux.*

Chaque trait de sublimité
N'appartient qu'à l'antiquité ;
Le reste est subalterne.
Le plus contraire à la vertu
Paroît toujours charmant, pourvu
Qu'il ne soit pas moderne.

Ecoutons ses petites épigrammes sur les portraits particuliers.

LE COUSIN JACQUES.

air : *Philis demande son portrait.*

Philis demande son portrait ;
Elle en a grande envie.
Mais le Monsieur, qui le lui fait,
Est de l'Académie.
En public on l'exposera ;
Et Philis est bien sûre
D'être célèbre après cela....
Mais célèbre en peinture. *bis*

Tel, que je ne veux pas nommer,
Est membre du chapitre ;
Aussi faut-il moins estimer
Son talent que son titre.
Son pinceau bien accrédité

N'est plus chose commune ;
Et c'est sur notre vanité
Qu'il fonde sa fortune. *bis*

Mais s'il vous a pour votre argent
Altéré la figure ;
Marquer du mécontentement,
C'est lui faire une injure.
Monsieur, vous vous moquez, je croi ;
Dit l'homme d'importance !
Le plaisir d'être peint par moi
Vaut bien la ressemblance. *bis*

Le connoisseur, ayant remarqué que le voyageur de la Lune avoit la tête prodigieusement enfoncée dans les épaules, s'approche discretement de l'oreille du Cousin, pour le prier de lui dire la cause de cette imperfection de l'étranger.

LE COUSIN JACQUES,
à l'oreille du Connoisseur.

Monsieur, cet homme étoit grand, bien bâti, et aussi droit que moi, quand il est arrivé sur la terre. Je l'ai mené par-tout ; il a visité nos établissements, examiné nos mœurs et nos usages, vu de près nos préjugés et nos abus. Mais ne voilà t-il pas que tout cela lui a paru si ridicule et si pitoyable qu'à force d'en lever les épaules, il a pensé se démettre la clavicule,

il est resté bossu de cette affaire-là; et voilà les suites d'une mauvaise habitude !

Veut-on connoître les réglements de l'Académie lunatique ?

L'HOMME DE LA LUNE.

Nos Académiciens lunatiques se sont assemblés tout récemment, et ils ont tenu comité pour corriger bien des abus qui s'étoient introduits dans leur administration. On recevoit chez eux indistinctement tous les Artistes qui avoient du génie, tous ceux qui étoient capables de se faire honneur. Vous sentez bien comme cet usage absurde étoit sujet à conséquence ! D'abord, ils ont *arrêté et statué* qu'on limiteroit le nombre des gens à talents; de sorte que le plus habile peintre de la lune, un aigle en peinture enfin se seroit présenté inutilement, si le nombre prescrit par *la loi* avoit été complet; et ils ont décidé en même-temps que la moitié de ceux qui completteroient ce nombre n'auroient aucun talent; par ce moyen là il y a *des ombres aux tableaux*, et la moitié de l'Académie fait valoir l'autre; vous voyez comme cela est bien vu, bien raisonné, bien sagement pensé !

LE COUSIN JACQUES.

Quant à moi, je n'ai rien à dire, je ne m'y connois pas.

L'HOMME DE LA LUNE.

Ils ont ensuite arrêté que les femmes seroient exclues de l'Académie; ou du moins ils en ont borné le nombre à un tel point, qu'on apperçoit à peine le sèxe feminin parmi la foule des hommes qui composent ce corps mâle et vigoureux.

LE CONNOISSEUR.

Et, si une femme avoit un talent réel ou les plus rares dispositions pour la peinture?

L'HOMME DE LA LUNE.

Elle garderoit son talent pour elle; ou bien elle auroit la bonté d'attendre dans l'antichambre, qu'il prît envie à une femme de l'Académie d'aller peindre les gens de l'autre monde...

LE CONNOISSEUR.

Mais, si elle est plus âgée que celle dont elle attend la survivance?

L'HOMME DE LA LUNE.

Eh bien, elle mourroit avec ses grandes dispositions; vous concevez comme tout cela est bien ordonné !...

LE COUSIN JACQUES.

Ah ! . . . Je dis. . .

L'HOMME DE LA LUNE.

Ensuite ils ont décidé, très-sagement sans doute, que *tel* genre, *tel* genre et *tel* genre seroient proscrits : parce que ces genres-là, plus en vogue que tous les autres, plus accrédités, plus suivis, plus agréables au public, ne pourroient manquer d'être cultivés par le grand nombre; que les talents se multiplieroient; et il faut bien se garder d'encourager les talents; il y en auroit trop; diantre ! c'est sujet à conséquence !... C'est par ce même principe qu'ils ont encore *statué* que la *miniature* seroit mise hors des rangs, comme un trop petit genre, quoiqu'infiniment plus difficile à bien traiter. Ceux qui avoient été reçus auparavant, on a eu la bonté, l'humanité de les garder; mais désormais, plus de *miniature*; à la longue on s'éclaire, voyez-vous ! et les abus disparoissent

LE COUSIN JACQUES.

Les abus... *oh !* ... *je dis*...

L'HOMME DE LA LUNE.

Nos Artistes en charge ont mieux fait encore; pour prévenir les suites fâcheuses qu'entraîneroit le goût décidé de quelqu'habile peintre en miniature, ils ont *ordonné* qu'on ne regarderoit plus comme *tableau* tout ce qui pourroit être porté par un seul homme. Ainsi, on n'est pas reçu de notre Académie, sans avoir fait des tableaux assez grands et assez volumineux pour faire la charge de deux hommes au moins * ; alors cela s'appelle un ouvrage de poids.

On voit bien que les miniatures n'y peuvent être admises.

Air : *mon père, je viens devant vous.*

Messieurs, ne vous en moquez pas;
Chaque pays a ses usages.
Nul petit Tableau n'a d'appas,
Portraits, histoire et paysage. *bis*
Dix pieds quarrés *bis*, comme en voilà !

(*Il montre du doigt les grands Tableaux du Salon.*)

Point de chef-d'œuvre sans cela.

---

* On expose au Salon les Tableaux de toute grandeur & des Miniatures même. Ainsi l'on voit clairement que le bavardage de l'Homme de la Lune ne porte pas coup.

LE COUSIN JACQUES.

Air : *non, non, Doris, ne pense pas.*

Vos artistes, je le vois bien,
On prouvé par-là leur génie.
Il faut proposer ce moyen
A ceux de notre Académie ;
On distingue un petit d'un grand ;
S'il vient sous le chaume ou l'ardoise ;
De même il faut dorénavant
Prendre les talents à la toise. *bis*

Le Cousin prétend que M. Julien a fait l'Amour trop joli : sans décider de la justesse de ce reproche, ou de cette facétie, nous transcrirons son couplet:

LE COUSIN JACQUES.

Air ; *de Joconde.*

Si l'Amour est un Dieu charmant,
Comme je l'entends dire,
Pourquoi se plaint-on du tourment,
Que cause son empire ?
En trompant nos regards surpris,
Nos peintres ont, je pense
Pour la beauté du coloris,
Laissé la ressemblance.

Il juge aussi que le Tableau où Mde.Dugazon est representée dans le rôle de Nina, péche du côté de la ressemblance. Sa critique est un Madrigal.

LE COUSIN JACQUES.

Air : *de la Romance de Nina.*

Je vois bien là ce coloris
Nuancé par la main des Graces;
Le Brun ! c'est ce charme sans prix
Ce goût, qui suit par-tout tes traces
Mais. . . . quel dommage !
pour ton image,
Nina , Nina !
Je ne la retrouve pas là ! *bis*
c'est bien le portrait séducteur
De quelque déité charmante ;
Mais l'objet seroit plus flatteur,
S'il la peignoit plus ressemblante !
Ah ! quel dommage !
pour ton image ,
Nina ! Nina !
Je ne la reconnois pas là. *bis*

Peut-être les gens d'un goût difficile ne riront-ils pas de ce calembourg : « Les Communautés » d'Artistes sont comme celles des Moines ; » les *Supérieurs* n'y sont pas aimés ». Mais nous ne le chicanerons pas là-dessus, de peur qu'il ne nous réponde par celui-ci :

Air : *des Fraises.*

Nous n'aimons pas des *pédants*
La critique importune :
Ces Messieurs sont si mordants,
Qu'ils prendroient avec les dents,
La lune , la lune, la lune.

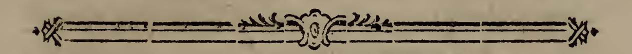


EXPOSITION

Au Salon du Louvre en 1787, *par M. Martini Parm*s. *faciebat*, *LAUDA CONATUM. A Paris chez* Brenet, *Peintre*, *rue Guénegaud*, *gravure de 18 pouces de large sur douze de hauteur.*

OUVRAGE d'une grande patience, où l'on n'a point oublié même les Nos de chaque tableau, précaution sans laquelle il en est plusieurs dont il seroit impossible de reconnoître le sujet : les meilleures esquisses sont celles de la *Reine*, d'*Oreste reconnoissant sa sœur*, *Iphigenie dans la Tauride*, *du Duc de Brunswick*, *de la mort de Socrate*, *& sur-tout d'Alexandre punissant Bétis par orgueil.* Les tableaux des embrasures n'ont pu y trouver place, et il étoit assez inutile d'y faire entrer le *Christ imitant le relief en talc*, parce que le mérite du relief n'a pu être senti dans la gravure. Cette charge ne méritoit pas la prétention que M. Martini a semblé y attacher, en écrivant au bas ce mot *qu'Appelles* mettoit sur tous ses tableaux, *faciebat.* Tout le monde n'a pas le droit d'être modeste, et personne sans doute ne s'attendoit à trouver là un ouvrage parfait.

M. Martini nous indique lui-même dans son espèce d'épigraphe, *LAUDA CONATUM*, le genre de louange qu'il mérite. Nous nous contenterons donc de le traduire, et d'inviter le Public *à louer ses efforts.*



RÉSUMÉ.

M. VIEN; *les Adieux d'Hector.* Composition ſage, harmonieuse: caractère noble, mais foible: expression froide.

M. DE LA GRENÉE L'AINÉ; *la Fidélité du Satrape de Darius.* Sujet révoltant, mal composé, plus mal raisonné. Alexandre a l'air d'un faquin en colère; des détails bien faits. L'esquisse de ce tableau est composée avec plus de raison et de chaleur.

M. DOYEN; *Priam demandant à Achille le corps d'Hector.* Un des plus beaux traits de l'Iliade, un des sujets les mieux traités du Salon. Un beau ton général, une harmonie parfaite, la clarté de la lune et celle de la lampe rendues

comme la nature, la tête de Priam d'un beau caractère et pleine d'expression; celle d'Achille bien inférieure; les autres figures accessoires comme des mannequins.

M. Brenet; *le Fils de Scipion rendu à son père par Antiochus.* Sujet sagement et froidement rendu, dont on a dit peu de bien et peu de mal.

M. de la Grenée le jeune. *Ulysse dans le palais de Circé.* Tableau généralement critiqué. Quelques-uns ont loué un peu la figure de Circé. Le reste a excité une foule de sarcasmes.

M. Suvée; *l'Amiral Coligny en impose à ses assassins.* On a beaucoup parlé de ce tableau. Quelques-uns l'ont regardé comme un des plus beaux du Salon; d'autres ont blâmé la disposition générale, la figure peu noble de Coligny, les effets de la lumière mal exprimés. Le plus grand nombre s'est accordé à dire que M. Suvée auroit dû préférer le trait historique au trait fabuleux; et que son tableau avoit de la chaleur et de la vérité dans le coloris.

M. Vincent; *Henri IV et Sully.* Il y avoit de la difficulté à rendre ce sujet dans un cadre aussi étroit, elle est ici heureusement vaincue. Les plans sont bien sentis; beaucoup de vérité dans les tons, fort peu dans les costumes, peu de noblesse dans les figures.

Clémence d'Auguste. Tableau plus noblement traité, et plus généralement admiré que le précédent.

Renaud et Armide. Grouppe mal agencé. Tout le monde s'est récrié contre le faux éclat des carnations.

M. DE MACHY. Ses vues ont fait plaisir au plus grand nombre. Quelques-uns y ont trouvé plus de vérité que d'agrément.

M. VERNET a étonné par la beauté et le nombre de ses Marines exposées cette année. Son talent est encore dans toute sa vigueur, et semble même avoir rajeuni. Ses effets sont séduisants ou terribles, suivant qu'il nous peint le calme ou l'orage.

M. ROSLIN. On a généralement admiré les portraits de M. Roslin : mais il n'en a pas été de même de son *Invocation à l'Amour.* Ce Peintre doit savoir mauvais gré à ses amis de ce qu'ils ne lui ont pas conseillé de laisser ce tableau dans son attelier.

M. ROBERT court après les effets, et il en produit. *L'intérieur de l'église des Innocents* perce la toile et le mur.

M. ROLAND DE LA PORTE a peint la nature morte de manière à faire illusion. C'est un petit genre; mais je crois qu'un bon tableau de nature

morte vaut bien un médiocre tableau d'histoire.

M. HUET a peint avec succès des Vues et des Animaux.

M. CALLET. Des couleurs crues, une belle composition, des figures peu correctes, un mauvais ciel, de la chaleur. Plusieurs personnes ont pensé que ses Bacchantes ressembloient moins aux figures antiques qu'aux modernes bacchantes de la rue S. Honoré.

M. VAN-SPAENDONCK. On regarde ſon tableau comme le plus parfait du Salon. On a reproché un fini trop précieux et trop de travail pour des parties qui devoient être sacrifiées.

M. HUE a peint avec beaucoup de talent des Vues d'Italie. Les critiques qu'on en a faites n'ont pas été bien sérieuses.

M. SAUVAGE réunit tous les suffrages, et fait toujours illusion aux yeux même les plus exercés.

Madame LEBRUN est depuis long-temps en possession de charmer tous les yeux. L'éclat de ses carnations est trop brillant pour être vrai.

Mde GUYARD. Les productions de Mde *Guyard*, sont moins séduisantes que celles de Mde le Brun; mais elles sont plus sagement composées, les tons sont plus vrais et plus harmonieux.

M. DAVID ; *Socrate au moment de prendre la ciguë*. Ce tableau a produit la plus vive sensation ; l'érudition, le métier, le génie, tout y a été admiré ; tout y est raisonné, senti, exprimé : les spectateurs sensibles ont partagé la douleur des amis de Socrate, &c. On a reproché un peu de recherche dans les expressions, des attitudes peu nobles, et généralement un ton trop brillant pour une prison.

M. REGNAULT ; *la reconnoissance d'Oreste et d'Iphigenie*. On a admiré dans ce tableau de belles parties, qui promettent un talent distingué, mais le sujet est mal composé. Oreste a paru trop nud à beaucoup de monde, et Iphigenie trop drapée.

M. LE BARBIER l'aîné ; *le courage des femmes de Sparte*. On a bien diversement parlé de ce tableau : selon l'opinion la plus générale, le sujet n'est pas plus heureux que la composition, le ton trop uniformément brillant fatigue l'œil, et révolte la raison : ce tableau tient beaucoup de l'enluminure.

M. VESTIER a peint plusieurs jolis portraits; on a vu avec plaisir *son tableau de famille*.

M. PERRIN annonce du talent, mais a beaucoup à faire encore.

M. VALENCIENNE soutient sa réputation de grand paysagiste.

M. ROBIN ; ses deux tableaux de S. Louis ont excité les sarcasmes des critiques, quelques observateurs ont trouvé dans ces grands tableaux une composition hardie et poëtique.

M. WILLES fils, a été vivement persiflé pour son tableau du Duc *de Brunswick*.

MM. DE MARNE, NIVARD et TAUNAY, ont exposé des paysages fort agréables, et généralement applaudis. M. Taunay a historié les siens avec plus de goût que de correction ; on aime sur-tout la bénédiction du troupeau et le contemplateur.

M. LE MONNIER ; *l'amour conjugal* : ce tableau a été trouvé aussi froid que le titre.

M. BILCOQ nous rappelle le genre et la manière de *Gerard Dow*. Son astrologue, qu'il nomme mal-à-propos *philosophe*, est d'un fini très-précieux : on aime beaucoup aussi son *instruction villageoise*.

M. MONSIAU ; *Alexandre domptant Bucephal*. Les sentiments ont été vagues sur ce tableau ; Alexandre ne paroît pas à cheval ; sa tête trop finie, ce fond annonce un jeune artiste.

SCULPTEURS.

M. CAFFIERI ; *Poquelin de Moliere* : ce marbre est beaucoup mieux que le plâtre qu'on

qu'on a vu à l'exposition dernière ; le travail de cette statue est immense, et fait beaucoup d'honneur à M. Caffieri, qui a su exprimer l'esprit de l'original.

M. Boisot ; la statue de *Racine* n'a pas été aussi généralement admirée que celle de Moliere. On disoit du plâtre exposé en 1785, qu'il avoit l'air inspiré ; aujourd'hui il a un caractère de mollesse, de froideur, qui a fait dire qu'en plâtre Racine avoit l'air d'un poëte, et en marbre, d'un prosateur.

M. Delaistre a fait une Vierge fort aimable, la tête paroît un peu petite.

M. Dejoux ; son groupe de Cassandre, enlevé par Ajax, est plein de chaleur ; les formes sont belles, et les figures heureusement groupées.

M. Rolland a conservé la même attitude à sa statue du *Grand-Condé* ; il y a du talent dans les détails, mais l'artiste ne devoit point appliquer (& forcer peut-être le talent qu'il annonce) à exprimer une action que le spectateur ne peut saisir qu'en ridicule, quand sa représentation est isolée de ce qui la rendroit intelligible, en en indiquant l'objet, comme auroit pu le faire un bas relief.

M. MOUCHY ; la *statue du Maréchal de Luxembourg.* On a dit peu de chose de cette statue ; quelques-uns ont prétendu que son attitude étoit celle de Louis XIV de la place des Victoires.

M. STOUF a exposé le plâtre de *Saint Vincent de Paul.* La tête a bien de l'expression, mais la pose du corps est si vague qu'on ne sait s'il est debout ou à genoux.

M. PAJOU. Sa vestale n'a pas trop été admirée ; la tête n'a point du tout le caractère antique.

M. LE COMTE a fait le plâtre de Rollin. S'il en croit de bons conseils, il donnera au marbre plus de noblesse, une attitude plus animée, et il appuyera son bras trop tendu et qui fatigue l'œil des spectateurs.

M. BRIDAN. Les nombreux reproches qu'on fait à cette statue doivent déterminer le Sculpteur à étudier le costume du temps et à en changer entièrement l'action, qui n'est propre ni à être peinte, ni à être sculptée. Bayard ne pouvoit être un peu ſuportable que par l'action de baiſer ſon épée.

M. MONNOT vient d'exposer le marbre de *Duquesne* : quoiqu'il ne soit point dans le catalogue et qu'il ait paru très-tard à l'expo-

sition, cette statue mérite qu'on en fasse mention. La pose en est belle et le travail savant : elle a de la noblesse, et semble avoir tout le feu du guerrier qu'elle représente.

FIN.

TABLE.

PRÉFACE, Page 3
Observations critiques, 5
Merlin au Salon, 8
La Plume du Coq de Micile, 13
Lettre d'un Amateur de Paris à un Amateur de Province, 18
La Bourgeoise au Salon, 19
Inscriptions pour les Tableaux du Salon, 20
L'Anlaire au Salon, 21
L'Ombre de Rubens au Salon, 22
L'Ami des Artistes au Salon, 23
Supplément à l'Ami des Artistes, 25
Promenades d'un Observateur, 26
Tarare au Salon de Peinture, 27
Tarare, seconde partie, 28
Le Bouquet du Salon, 29
Les grandes Prophéties du grand Nostradamus, 32
Encore un Coup-de-Pate, 41
Le Cousin Jacques hors du Salon, 46
Exposition au Salon, (*Gravure*) 51
Résumé. 59